

Soir d'octobre

Autor(en): **Bondallaz, Antonin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **44 (1915)**

Heft 17

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039461>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

ET DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS DU CORPS ENSEIGNANT

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. ; par la poste : 20 ct. en plus. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct. Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le D^r Julien Favre, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, École du Bourg, Varis, Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

Le *Bulletin pédagogique* paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où il ne paraît qu'une fois.

SOMMAIRE. — Soir d'octobre. — Grammaire et orthographe. Analyse grammaticale et logique. — Nos instituts pendant la dernière année scolaire (suite). — L'enseignement antialcoolique (suite et fin). — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire. — Avis aux membres du corps enseignant.

Soir d'octobre

C'est l'automne. Octobre règne sur les bois dans un somptueux décor de pourpre et d'or. Une légère brume, à demi transparente, estompe à peine le contour des collines qui enserrent la ville de Fribourg. Désireux de jouir du charme de cette belle après-midi d'arrière-saison, j'ai dirigé distraitement mes pas vers les coteaux escarpés qui dominent la vallée de la Sarine aux capricieux et pittoresques méandres.

Il est deux heures. Le soleil, tombant très obliquement, brille encore dans un ciel d'un bleu de turquoise ; ses rayons attiédissent, dans lesquels s'agite follement la joyeuse sarabande

des mouchérons, dorent la cime des prochaines futaies de hêtres. Le long de l'avenue, le vert des ormeaux et des platanes se dégrade sous l'effet du brouillard matinal ; quelques feuilles ont déjà cette vive couleur orange ou citron qui réjouit le regard ; d'autres, aux tons précocement brunis, se détachent sous une bouffée subite de vent d'ouest, tourbillonnent pendant quelques instants et vont choir sur la chaussée. A ce spectacle, banal pourtant, un vague frisson vous étreint ; la nostalgie de l'été trop tôt disparu, le presentiment des frimas qui s'approchent, saisissent l'âme et la bercent d'un émoi indéfinissable.

Aux façades des villas, les ramures de la vigne vierge se parent des plus riches teintes d'amarante ou de carmin, tandis que dans les jardins, des grappes de sorbier, et dans les haies, des baies d'un rouge éclatant, ensanglantent çà et là la rouille des feuillages. Dans les prairies, la verdure est presque encore intacte ; le déclin de la saison n'est sensible que par la fraîcheur attendrie de l'air et la nuance moins éclatante du firmament.

Mais déjà le couchant s'aurole d'une pâleur nacrée. Une apaisante mélancolie enveloppe la plaine qui se recueille et les hauteurs boisées qui rougeoient, comme si de chauds rayons d'été s'attardaient encore aux feuilles mourantes des cerisiers. Un étroit sentier, bordé de buissons où piaillent à petits coups une bande de moineaux polissons, m'amène sous le couvert des grands arbres. De fines odeurs anisées, faites de faines aux capsules rousses, de mûres bleues charnues, de champignons écarlates piquetés de blanc, de fougères mûrissantes, s'exhalent des sous-bois. Qu'il fait bon cheminer, à cette heure tranquille, sur le gazon feutré de mousse ou d'aiguilles de sapin, parmi la bruissante jonchée des feuilles mortes, déjà roulées et recroquevillées par la gelée blanche ! Sur les troncs noueux des chênes, de furtifs rayons de soleil parsèment, comme en se jouant, de grandes taches dorées. Je m'amuse un instant à suivre cette ronde folâtre de clartés sautillantes, ces jeux délicieux d'ombres et de lumières dont le regard peut à peine saisir les fugitives nuances.

Soudain, le sentier fait un coude brusque. Je me trouve maintenant dans un carrefour en forme d'étoile, d'où rayonnent plusieurs avenues qui s'enfoncent dans la profondeur glauque et dorée des taillis. Je descends la pente raide à travers une cépée de jeunes hêtres. Me voici au bord de la Sarine dont les flots pressés, ourlés d'écume blanche, déferlent, là-bas, avec un bruit sourd, contre la falaise.

Posté dans une oseraie, j'épie en silence les canards sauvages qui, bientôt, vont sortir de leurs mystérieuses

cachettes. Ce sont de craintifs oiseaux aquatiques, un peu plus petits que nos canards domestiques. Chassés par les froids intenses des pays du Nord, ils émigrent chez nous en octobre ou novembre. Le plumage de leur tête est d'un beau vert d'émeraude avec des reflets moirés ; celui de leur poitrine est d'un brun pourpré ; les quatre plumes moyennes de leur queue sont relevées en boucle. Pendant le jour, ils se tiennent cachés dans le fouillis des plantes aquatiques et ne se risquent au dehors que le matin, dès l'aube, le soir, un peu avant la nuit et, plus rarement vers midi, quand un lourd sommeil épandu dans l'air ardent invite les travailleurs à quelques minutes de repos.

C'est l'heure calme du crépuscule. Plus égale que la surface de l'onde, la prairie, au milieu de laquelle les deux fermes de Planafaye jettent la note gaie de leur toit aux tuiles brunes, étend, vers l'horizon voilé que barre le pont de la Glâne, son tapis de vert sombre où paissent, épars, des bœufs roux et de blanches génisses. La Sarine, presque molle à cet endroit, miroite à mes pieds ; les frênes sveltes de ses bords ombreux tressaillent à la brise, pendant que les bouleaux et les aunes frileux pleurent de toutes leurs branches tristement balancées. Les feuilles desséchées des roseaux se frôlent avec un bruit de papier qu'on froisse ; les joncs inclinent leur frêle tige, entraînés par le paisible courant. Sous les dernières clartés du jour, la nappe à peine mouvante de la rivière s'irise de mille teintes changeantes qui se dégradent à mesure que le soleil décroît.

Bientôt, un frémissement des hautes herbes attire mon attention ; du regard, je fouille anxieusement les sinuosités de la rive. Rien. Pourtant, un léger clapotis se fait entendre à ma droite. C'est peut-être un barbeau goulé qui vient de happer au passage une libellule attardée se baignant dans un rais de soleil. Mais non, cette fois je ne m'abuse pas : trois vivants et minuscules esquifs, trois mignonnes têtes s'avancent à quelque vingt mètres de moi, oscillant en cadence à la crête des vagues. Je retiens mon souffle, car le moindre bruit décelant ma présence ferait s'enfuir éperdument les farouches palmipèdes. J'ai tout le temps d'admirer à mon aise la forme gracieuse, le plumage éclatant de ces intéressants oiseaux d'eau. De quelle plage accourent-ils ces migrants, venus depuis peu demander à notre pacifique climat une passagère hospitalité ? Ont-ils quitté à tire-d'aile les parages de la mer du Nord balayés par la mitraille anglaise, les rives sanglantes de l'Yser où fait rage, nuit et jour, l'infamale tempête des obus ? Abrités dans les anfractuosités des roches crayeuses qui dominent l'océan,

ils s'apprêtaient à attendre dans une douce quiétude le retour des beaux jours ; mais la guerre impitoyable, non contente de s'acharner sur la pauvre humanité, les a contraints, eux aussi, de s'éloigner de leurs inaccessibles retraites ; ils ont fui, dès lors, vers des cieux plus cléments, effrayés peut-être par les clameurs désespérées qui montent de ces terres de désolation et d'horreurs.

Je m'approche du bord en tapinois, curieux de suivre dans leurs évolutions les trois nageurs solitaires. Une branche sèche craque soudain sous mes pieds. Aussitôt, un cri rauque et strident que de rapides battements d'ailes accompagnent, s'élève en roulade, non loin d'un îlot couronné de saules rabougris ; les esquifs se sont transformés en avions. Les canards gagnent la berge opposée, en un vol lourd et indécis, la tête et le cou tendus pour mieux fendre l'air ; les pattes repliées en arrière et comme crispées. Je les vois s'abattre, là-bas, dans un petit golfe de la rivière, non loin des rochers à pic. — Le soir descend. La lune, au front d'opale, monte avec une majestueuse lenteur derrière les collines du Breitfeld, telle une magique et blanche apparition. De l'autre côté de la Sarine, sur le versant ouest du plateau qui porte le hameau du Petit-Marly, un troupeau se rassemble docilement à l'appel des bergers et regagne le village, tandis que, à la lisière d'un boqueteau, une mince colonne de fumée s'échappe d'un feu de sarments abandonné. Seuls, deux grands bœufs blancs, tachetés de noir, aux cornes puissantes, véritables patriarches de la prairie, s'obstinent à vouloir brouter l'herbe savoureuse du pâturage. Un petit garçon de six à sept ans survient en courant et les menace à distance de sa longue gaule flexible ; le pauvre essaye de rendre sa voix terrible. C'est en vain. Les deux colosses n'ont pas l'air de s'émouvoir. Pourtant, à la vue d'un homme armé d'un fouet retentissant, ils s'empressent de déguerpir à toutes jambes à la suite de leurs congénères.

On ne perçoit plus qu'un tintement confus de sonnailles et de grelots, de mugissements plaintifs, de grêles bêlements qui réveillent les échos assoupis. Puis la vague rumeur s'éteint..... Tout se tait. Le silence de la forêt revêt une mélancolique sérénité. Les ombres sylvestres m'invitent discrètement à rentrer au logis. Je remonte la cépée de hêtres où plus aucune feuille ne frissonne ; j'atteins le rebord du plateau de Pérolles. Le couchant empourpré projette en éventail ses dernières lueurs. Des stratus effilés, à franges d'un rose pâle, s'allongent au-dessus du Jura, pareils à des lignes mobiles qui se fuient les unes les autres. Une pluie d'or en fusion semble choir sur la fine aiguille de l'Ochsen.

Je quitte ces lieux enchanteurs, presque à regret, doucement ému par la tendre piqure de la première étoile.

Antonin BONDALLAZ.

Grammaire et orthographe.

Analyse grammaticale et logique.

Nous voici parvenus au nœud gordien de notre étude dont, pour de bonnes raisons, nous avons cru devoir suspendre jusqu'à ce jour la publication.

Malheureusement, le moyen par trop simpliste du célèbre héros immortalisé par Homère ne suffit pas à le trancher.

Force nous est de descendre dans l'arène où tant de champions, plus ou moins illustres aussi, se sont déjà mesurés les uns pour, les autres contre l'enseignement de la grammaire et de l'analyse à l'école populaire.

On peut d'abord se poser la question : Faut-il un enseignement grammatical à l'école populaire ? En dépit des utopies avancées à ce sujet par les partisans de l'orthographe phonétique, nous estimons que, en pays français, poser la question, c'est la résoudre si l'on ne veut pas s'exposer à introduire le vandalisme dans l'enseignement de notre belle langue française. Il est donc évident que la grammaire doit être enseignée à l'école populaire ; mais, comment ? *Tout est là.* Nous allons essayer de donner à cette question, si controversée encore à l'heure qu'il est, tout le jour désirable et, dans ce but, voyons : 1^o *Ce qui a été fait chez nous* ; 2^o *Ce que l'on fait, et 3^o ce qu'il y a lieu de faire.*

I. *ce qui a été fait.*

1^o L'ancienne école faisait de l'enseignement grammatical le *pivot* de l'enseignement de la langue maternelle. Un élève possédait-il sa grammaire comme son catéchisme ? C'était un élève calé. Le reste, c'était un détail ;

2^o L'ancienne école procédait, en outre, *de l'abstrait au concret*. Telles sont les deux erreurs pédagogiques que nous lui reprochons.

Les conséquences déplorables de ces deux erreurs sont faciles à saisir :

1^o L'Instituteur accordait à cet enseignement un temps démesurément long. Il ne faisait pour ainsi dire que cela.